

W. R. BURNETT

Terreur apache

roman traduit de l'anglais (USA)
par Fabienne Duvigneau

Postface de Bertrand Tavernier

ACTES SUD

*À Alfred Knopf
avec mes remerciements.*

Le télégramme arriva à midi, adressé au chef des éclaireurs Walter Grein, Cortez Hotel, San Gorgonio, Arizona. Comme il s'agissait d'une affaire de l'armée à traiter en urgence, l'opérateur chargea son commis de livrer la dépêche sur-le-champ, et sans traîner – *muy pronto*.

Le jeune Mexicain haussa les épaules et partit d'un pas égal, quoique pressant l'allure plus qu'à l'ordinaire. C'était une chaude journée de printemps. Au loin, à l'horizon de la ville aux maisons en adobe écrasées sous le soleil, les montagnes couleur cuivre, trouées d'ombres bleues, semblaient bouger et reculer dans le chatolement de l'air brûlant qui montait de la plaine hérissée de cactus. Le garçon au teint basané fredonnait tristement en cheminant pieds nus dans la poussière blanche de la rue.

Les Américains! Toujours *muy pronto*!

L'ombre était fraîche dans le vestibule de l'hôtel, derrière les lourds stores en bois et les épais murs d'argile sèche, et le contact du carrelage lui parut délicieux. Il aurait aimé s'attarder, à l'abri de la fournaise. Mais le réceptionniste aux cheveux grisonnants lui tomba dessus, écouta à peine sa question et répondit que M. Grein était en train de dîner dans la salle à manger.

Le jeune garçon s'avança lentement sur le dallage froid du couloir, marqua une pause à l'entrée de la pièce, ôta son chapeau et jeta un regard alentour, contemplant avec une admiration mêlée de stupeur les tables aux nappes à carreaux rouges et blancs, les carafes en verre scintillant, les assiettes ornées de motifs et les couverts en argent. Ça, c'était le luxe!

Bella, la Portugaise venue de San Francisco, responsable de la salle à manger, lui lança un coup d'œil agacé avant de se hâter dans sa direction. Cette femme-là n'était pas comme les Mexicaines. Hardie, avec une peau blanche, des yeux noirs et de longs sourcils sombres. Elle n'avait pas peur de regarder un homme en face. À ce qu'on disait, elle était âgée de trente ans. Trente ans ! Et pas de mari, malgré ses rondeurs et son joli visage. Peut-être les hommes hésitaient-ils à prendre une femme aussi téméraire, songea-t-il.

“Qu'est-ce que tu veux ?” lui demanda-t-elle sèchement en considérant son pantalon loqueteux et ses pieds sales.

Sortant le télégramme froissé de sa poche, il le lui montra et expliqua qu'il cherchait le destinataire.

“Il est là-bas dans le coin, dit Bella avec un geste de la tête. Vas-y. Mais vite, et tu ressorts tout de suite. Sinon les gens prendront l'appétit rien qu'à te voir.”

Loin de se sentir accablé, le garçon n'éprouva que du mépris. Étaient-ce là des manières quand une femme s'adressait à un homme ? Il releva le menton pour l'observer entre ses paupières mi-closes, remarquant les longues boucles d'oreilles en or, les cheveux d'un noir de jais soigneusement arrangés, la bouche volontaire aux lèvres charnues, puis il se détourna et regarda vers le coin de la pièce. C'était l'individu qu'il avait croisé plusieurs fois récemment, au hasard des rues. Une fois, il l'avait vu sortir du cabinet du docteur Otero. Mais cet homme-là ne pouvait pas être malade. Impossible. Très grand, mince et sec, il avait de larges épaules et de longues jambes. Des cheveux blond pâle, comme une bière très claire, et des yeux semblables à deux billes de verre bleu – un vrai *Americano* qui n'inspirait aucune confiance au jeune garçon. Il était aussi inflexible, sûrement, que les contremaîtres *americanos* des équipes d'ouvriers mexicains travaillant à la construction du chemin de fer. Toujours plus vite, plus vite. *Muy pronto !*

Grein portait un costume sombre, avec une chemise empesée assortie d'une cravate lacet, et une montre à gousset attachée à son gilet par une chaîne en or. Il leva à peine les yeux quand le jeune Mexicain s'approcha, embarrassé et silencieux, en hésitant pour lui tendre la dépêche. Il le gratifia d'une pièce de vingt-cinq cents et le garçon, toute gêne envolée, se fendit d'un sourire rayonnant. Un *quarter* ! Beaucoup d'argent !

“*Muchas gracias, señor*”, s’écria-t-il avec fougue. Après quoi il s’enfuit en courant, ravi de l’aubaine.

La Portugaise le suivit d’un regard dédaigneux, puis se tourna vers Grein. Il avait ouvert le télégramme et en prenait connaissance. Elle ne put cependant déchiffrer l’expression de son visage ni son attitude. Jamais elle ne le perçait à jour. Un mur impénétrable. Il ne vous laissait qu’avec des suppositions. “Pourvu qu’il ne se soit rien passé de grave, pensa-t-elle, et qu’on ne le rappelle pas au poste militaire de Mesa Encantada.” Il venait à peine d’arriver. Le docteur mexicain d’ici lui drainait une plaie dans le bras. Grein ne jurait que par lui et méprisait souverainement les *medicos* de l’armée.

Grein consulta sa montre, puis relut le télégramme :

GRAVE INSOUMISSION. STOP. PORFIRIO A QUITTÉ RÉSERVE AVEC SOIXANTE HOMMES ET PLUS D’UNE CENTAINE DE FEMMES ET D’ENFANTS DIRECTION PROBABLE LE MEXIQUE. STOP. TORIANO PARTI AUSSI AVEC UNE VINGTAINE DE JEUNES GUERRIERS POSITION INCONNUE PEUT-ÊTRE EN ROUTE VERS L’OUEST. STOP. APACHES TRÈS AGITÉS REVENEZ IMMÉDIATEMENT.

OSMAN POWELL,
Capitaine de cavalerie US
5 avril 1886
Mesa Encantada, Arizona

Abandonnant le café qu’il n’avait pas fini, Grein se leva, jeta une *quarter* sur la table et sortit de la salle à manger. Bella comprit aussitôt que quelque chose n’allait pas et elle le rattrapa dans le couloir, où ils pouvaient parler sans attirer inutilement l’attention.

Là, elle attendit qu’il prenne la parole.

“Je dois retourner là-bas, dit-il. On a des ennuis.”

Bien qu’elle sût qu’il ne servirait à rien de discuter, elle ressentit une déception si forte que les larmes lui montèrent aux yeux.

“C’est le Grand Bal ce soir, dit-elle. Le premier de la saison.

— Eh bien, celui-là se fera sans moi”, répondit Grein, cachant tant bien que mal son dépit. Ils avaient eu deux nuits ensemble, c’était déjà ça.

“Et ma nouvelle robe! reprit Bella, au désespoir.

— Bilke t'emmènera peut-être danser au *baile*.

— Ce vieil imbécile? Comment il a pu trouver assez d'argent pour s'acheter cet hôtel...!

— Au revoir, Bella.

— Mais ton train... quand vas-tu...?

— Je vais réquisitionner une locomotive et un wagon de marchandises pour me conduire au terminus de la voie ferrée. De là, je traverserai le grand Bassin à cheval. Ça me fera gagner deux jours.

— Ce n'est pas un peu dangereux, chéri? demanda Bella en ouvrant de grands yeux.

— Non. Ça ira. Allez, salut. Faut que je file.

— Je garderai ma robe pour quand tu reviendras.

— Comme tu voudras. Qui sait? Je finirai peut-être par en avoir assez de tout ça. Je changerai de métier et je mènerai une vie sans histoires en gagnant un paquet de pognon.

— J'en doute, fit Bella. Et puis, après tout, ça me plaît comme ça. Avoir toujours quelque chose à attendre..."

Ils échangèrent un long regard, tous deux se comprenant intimement, puis Grein tourna le dos et s'éloigna dans le couloir où la pénombre retenait un peu de fraîcheur. À l'accueil, M. Bilke, qui avait pris la place de son employé et siégeait de toute sa corpulence derrière le comptoir, tendit sa note à l'homme de l'Ouest sans éprouver une once de regret. Un jour, songea-t-il avec espoir, les Apaches auraient la peau de ce gaillard. Et peut-être qu'alors les choses avec Bella prendraient un tour différent.

Grein prépara son départ, méthodiquement et avec efficacité, mais sans hâte – les combats ne se perdent-ils pas dans la précipitation ? Il se rendit d’abord au dépôt ferroviaire afin d’expliquer au chef de gare ce qu’il attendait tout en signalant, preuves à l’appui, la nature officielle de sa requête ; puis, traversant la grand-rue dont la terre se soulevait en poussière, il entra dans la grange à bestiaux de Mangum & Tuttle et choisit un petit hongre bai, robuste et mal dégrossi, ainsi qu’un harnais de seconde main ; en face, chez Oviedo, il acheta un stetson, une chemise de coton à carreaux, un pantalon en velours côtelé et une paire de bottes ; enfin, il se procura un colt 45 et une carabine à répétition Winchester chez un armurier. Il se changea dans la grange, ayant pris avec lui son bagage, et Mangum promit de rapporter la valise à l’hôtel où elle serait consignée le temps qu’il faudrait, jusqu’à son retour.

Il offrait une tout autre apparence lorsqu’il ressortit dans la rue, avec son chapeau à larges bords, son étroit pantalon de velours retombant sur ses bottes, le revolver qui se balançait contre sa hanche et la carabine à répétition calée au creux de son bras.

Sur le chemin de la gare, il croisa un voyageur de commerce avec lequel il avait échangé quelques paroles à l’hôtel. L’homme le dévisagea d’un œil ahuri. Moins d’une heure auparavant, ce grand type blond portait chapeau melon, manteau noir à la coupe respectable et chemise amidonnée.

“Où vas-tu donc ainsi, l’ami ? demanda le voyageur sur un ton enjoué. Chasser l’ours ?

— Tout juste, répondit Grein. L’ours à peau rouge.”

Assis sur la selle au cuir fatigué, Grein fumait une cigarette dans le vieux wagon de marchandises qui tressautait sur le ballast. Près de lui, le hongre mâchait calmement son foin et, de temps à autre, le considérait de ses yeux sombres comme pour évaluer en toute sérénité la nature de ce nouveau maître. Grein adressa un clin d'œil au cheval. Chuck, il s'appelait. C'était le genre d'animal qui lui plaisait. Rien ne le perturbait. Il prenait les choses comme elles venaient, sans se départir de son regard placide.

“Pourvu que tu ne finisses pas dévoré par les Apaches, Chuck, pensa Grein. Ils aiment bien la viande des chevaux à large croupe. Moi aussi, j'espère que je ne tomberai pas entre leurs mains, sauf qu'ils ne me mangeraient pas, à moins d'avoir une sacrée faim – ils se contenteraient de m'arracher le foie pour faire leur médecine.”

Grein ricana pour lui-même. Ces crétins d'Apaches, quelle bande de brutes. Pourquoi ne se tenaient-ils pas tranquilles, comme les Pueblos et les Navajos? Bien sûr, les Pueblos avaient toujours été un peuple doux et paisible, même avant l'arrivée des Espagnols, mais les Navajos semaient la terreur autrefois, comme ces brutes d'Apaches. À présent qu'ils s'étaient enfin calmés, ils vivaient dans la prospérité. Parbleu, ils étaient plus riches que les Blancs au Nouveau-Mexique. Avec de grands troupeaux de moutons bien gras qui donnaient de la laine fine, des bijoux d'argent et de turquoise, des couvertures magnifiques. Mais les Apaches, eux, n'avaient rien, hormis le ressentiment qui leur rongeaient les tripes et la vermine grouillant dans leurs cheveux.

“Qu'ils aillent au diable”, dit Grein ; et il cessa de penser à ces sauvages, préférant se remémorer les deux jours qu'il venait de passer à San Gorgonio. Un instant plus tard, un large sourire s'épanouissait sur son visage buriné, tanné par le soleil. Isabella! Quelle femme! Une vraie, une adulte qui savait ce qu'elle voulait et se donnait les moyens de prendre son plaisir. Pas une petite Mexicaine effarouchée et sèche comme un piment, à l'affût d'une occasion de se faire la belle. Grein fredonna doucement une vieille chanson californienne : *Mi bonita Portuguesa*. Puis, d'une voix forte, il entonna la version en anglais.

Oh, ma jolie Portugaise...

Chuck leva les yeux du tas de foin. Devant le regard réprobateur de l'animal, Grein partit d'un éclat de rire.

“Tu entendras bien pire que ça avant la fin de cette aventure, Chuck”, pensa-t-il dans le wagon qui cahotait et bringuebalait sur les rails.

Le soleil se couchait quand le convoi s'arrêta à San Juan, terminus de la ligne. Le train régulier, celui qui desservait la petite ville une fois par semaine, ne devait pas arriver avant quatre jours, et les gens, intrigués par la fumée de la locomotive qu'ils avaient aperçue depuis le fond de la plaine, se pressaient autour de la gare en briques sèches.

Ces Mexicains ne voyaient que rarement des *Americanos*, mis à part les conducteurs du train. Intimidés, ils regardèrent Grein en silence tandis qu'il faisait sortir son cheval.

Grein adressa un signe au mécanicien. Celui-ci sourit en retour et lança “Bonne chance!” avant de se pencher sur son levier et d'actionner la marche arrière pour retourner à San Gorgonio. Assailli de questions par les Mexicains, qui le connaissaient bien, il secoua simplement la tête en répondant qu'il ne savait rien. Personne ne s'approcha de Grein. Mais chacun braquait les yeux dans sa direction.

Grein sella le cheval, sans se préoccuper de ces visages curieux tournés vers lui, enfourcha sa monture puis, après avoir descendu le talus, gagna le bosquet de créosotiers et de mesquites au-delà duquel s'étendait une langue de sable. Le Bassin désertique commençait trois kilomètres plus loin. Il ne comptait pas s'y engager avant la nuit, non seulement à cause de la chaleur, mais aussi parce que les Apaches s'étaient sans doute éparpillés dans toute la région, au nord ou au sud de l'étroite dépression, et qu'on avait davantage de chances de leur échapper à la faveur de l'obscurité. Si Chuck était un animal solide et fiable, ainsi qu'il le paraissait, Grein pensait atteindre Mesa Encantada aux environs de dix ou onze heures le lendemain matin.

Il avança en terrain sableux pendant près d'un kilomètre, puis grimpa à mi-pente afin de jouir d'une meilleure vue sur le panorama qui s'ouvrait devant lui. Le soleil était tombé, et l'ouest s'embrasait de rose, d'or et d'orange ; mais du côté est, où se trouvait

Mesa Encantada, la nuit noyait déjà les collines dans un voile de gris sombre et de lavande, dont émergeaient les buttes de roche rouge et les sommets encore éclairés. Enfin, le flamboiement disparut à l'est, comme si quelqu'un avait éteint le soleil d'un coup, et de pâles étoiles clignotèrent, blanches et pures dans le ciel.

Grein descendit de cheval, passa les rênes par-dessus l'encolure du hongre et s'assit contre un monticule de terre en les gardant à la main. Ne connaissant pas encore Chuck, il ignorait comment celui-ci réagirait si quelque chose venait à le surprendre, un horrible bruit de crécelle entre les graminées, par exemple. Il commençait déjà à faire confiance à l'animal, mais seul le temps lui donnerait raison. Il se roula une cigarette sans cesser de jeter des regards vers le ciel de l'ouest, dans son dos, où subsistaient des traînées lumineuses peu à peu diluées dans les bleus et les verts plus sombres à présent que la nuit s'installait.

Il tira lentement sur sa cigarette, attendant l'obscurité. Devant lui, juste au-delà des dernières pentes herbues, le Bassin s'étirait jusqu'aux contreforts des collines, plat et effondré, tel le sol d'une planète morte. On y trouvait des rochers aussi larges que des maisons, de profondes ravines calcaires, des amoncellements de sable soufflés par le vent, et de gigantesques cactus saguaros qui mesureraient trois fois la taille d'un homme à cheval, surgissant de cette désolation comme des croix aux formes torturées. En été, seuls les plus courageux s'aventuraient à le traverser. Celui qui se perdait pouvait dire adieu à la vie. La chaleur atteignait soixante degrés à midi, sans la moindre goutte d'eau à la ronde. Au printemps, ce n'était pas trop mal, la nuit comme le jour. Les Apaches surnommaient cet endroit la "Terre du Mal". Beaucoup de mauvaise médecine... D'après eux, les coyotes du Bassin étaient tous des animaux surnaturels, des esprits des morts, à la manière des loups-garous.

"Stupides Apaches, pensa Grein. Ce ne sont que des gamins. Comment des hommes, des adultes, peuvent-ils entretenir de telles idées?"

Brusquement, il se leva et arma son fusil. Chuck avait tourné la tête, oreilles rabattues. Quelqu'un arrivait à vive allure en fendant les buissons de créosotiers et de mesquites comme s'ils n'existaient pas. Trois cavaliers apparurent bientôt dans la semi-obscurité.